

INTRODUCTION

« **Récit d'un naufrage à Anticosti** »

« La littérature de la Nouvelle-France ne se présente pas sous la forme d'un héritage, mais d'un travail de relecture¹. »

Comment expliquer que la relation du père Emmanuel Crespel, de ses voyages en Canada et de son naufrage à Anticosti², publiée en 1742 à Francfort³, ait toujours fasciné,

¹ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2007, p. 21.

² « Le 15 août 1534, Jacques Cartier découvrait la grande île du Golfe qu'il nommait "l'Île de l'Assomption". C'est seulement plus d'un siècle après que cette terre est concédée, avec la seigneurie de Mingan, à Louis Jolliet, le découvreur du Mississippi. À ce moment, la concession portait déjà le nom d'Île d'Anticosti qui semble être une transposition du nom montagnais "Natiskotek" (lieu où l'on chasse les ours) aux diverses variantes : Natiscouti, Natiscotec, Natashkouch, Natascoutek, Natiskotek, Natascouch, Natiskuan. La forme Anticosti (et Enticosty) paraît avoir été employée par Champlain en 1603. Après la mort de Jolliet, l'île était demeurée inhabitée, sauf par des résidents temporaires, des naufragés et des naufrageurs, qui lui avaient donné une réputation spéciale. En 1895, M. Henri Menier, un industriel français, s'en porta acquéreur. Il fit, de sa propriété, un domaine de chasse et de pêche. Il y exécuta des travaux considérables et y bâtit, à la Baie Ellis, devenue Port-Menier, un village complet. Il entreprit aussi, mais sans grand succès,

INTRODUCTION

depuis plus de deux siècles, des générations d'auditeurs et de lecteurs? Comment expliquer que ce texte touche encore si vivement le lecteur d'aujourd'hui?

Et plus largement, comment expliquer la force de séduction de la plupart des textes de la Nouvelle-France⁴? Est-ce à cause de leur éloignement? En effet, la plupart étaient destinés à des lointains lecteurs européens que le Nouveau Monde faisait rêver. Est-ce parce qu'ils sont pour nous, lecteurs contemporains, d'une époque reculée? Ceci expliquerait leur étrangeté qui tient aux décors, aux événements évoqués, ou encore au fait qu'ils racontent des expériences personnelles souvent dramatiques et tragiques, synonymes de découvertes, qui frappent l'imagination. Ou est-ce parce que le territoire évoqué a des particularités étrangères aux lecteurs — et parmi celles-ci, la nordicité ne serait-elle pas un élément déterminant? surtout pour des lecteurs européens? Ou bien encore ces textes séduisent parce qu'ils sont l'occasion d'une rencontre avec l'Autre,

l'exploitation forestière de son domaine. Il introduisit dans l'île le castor et le chevreuil [...]. En 1935, M. Gaston Menier qui avait hérité de son frère Henri, céda la propriété de son île à un syndicat, l'*Anticosti Corporation*. », Marie-Victorin et Rolland-Germain, *Flore de l'Anticosti-Minganie*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1969 [1942], p. 12.

³ *Voyages du R. P. Emmanuel Crespel dans le Canada et son naufrage en revenant de France mis au jour par le Sr Louis Crespel son Frère*, Frankfort sur le Meyn, [s. é.] 1752, 135 p.

⁴ Voir ici « Les écrits de la Nouvelle-France | 1534 – 1763 » dans Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *op. cit.*, p. 19-21.

INTRODUCTION

l'Amérindien. À moins qu'il faille expliquer leur pouvoir d'attraction par leur forme? La plupart en effet sont destinés à des lecteurs européens connus. Les relations, rapports, mémoires et journaux prennent alors une allure générale qui les rapproche de la correspondance. Et souvent, la lettre devient la « voix privilégiée de l'expérience d'écriture⁵ », et donne aux textes un air familier et personnel qui les rapproche de nous.

Ces textes et leurs auteurs avaient-ils des prétentions littéraires? Dans la majorité des cas, certainement pas. Pourtant, aujourd'hui, la littérarité de ces écritures n'est plus mise en doute et nous leur reconnaissons des qualités narratives et poétiques. Mais surtout, nous les lisons comme des récits, des récits plus ou moins descriptifs où le réel se mêle à l'imaginaire. D'ailleurs, Crespel termine ainsi la seconde lettre à son frère : « Voilà, Mon cher Frère, le récit abrégé des Courses que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*⁶. » (127) Et il conclut sa narration à la fin de la huitième lettre en écrivant : « Voilà, Mon cher Frère, la Relation de mes Voiages, et de mon Naufrage⁷ » (233).

⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁶ Crespel souligne. Cette édition reproduit celle de 1884 qui reprend fidèlement l'édition originale de 1742. Toutefois, cette édition comportait une postface anonyme, que nous ne reproduisons pas ici. S.J.M signait là une biographie d'Emmanuel Crespel. Les références à ce texte en chiffres romains et entre parenthèses renvoient à l'édition de 1884.

⁷ Dans son texte, Crespel ne fait pas la différence entre « relation » et « récit ».

INTRODUCTION

Mais le succès du récit de Crespel ne s'explique pas seulement par sa forme. Il découle aussi pour une grande part de son riche et tragique contenu. Car les personnages sont condamnés à y vivre des situations qui les obligent à affronter d'autres acteurs qui sont autant de visages d'une riche mais implacable nordicité.

LA GENÈSE D'UN RÉCIT

Une commande

Voilà, Mon cher Frère, la relation de mes Voïages, et de mon Naufrage; j'espère que vous en serez plus content que de celle que je vous avois envoïée d'abord. (233)

C'est à la suite des demandes répétées de son frère Louis (iii) que le récollet Emmanuel Crespel accepte finalement au nom de l'amitié d'écrire une première « Relation de tout ce qui [lui] est arrivé » (100). Louis Crespel écrit dans sa préface :

Je le pressois depuis longtemps de me faire part de ce qui lui était arrivé dans ses Voïages, il résista pendant plusieurs mois; mais lassé sans doute de mes instances trop souvent réitérées, il me fit tenir par un de mes frères qui est actuellement en Moccovie, une Relation [...]. (S.J.M., iii)

INTRODUCTION

Cette version, aujourd'hui perdue, séduit Louis et les gens de goût et d'esprit à qui il l'a lue. (S.J.M., ii) Leur curiosité est piquée, mais insatisfaite. Louis et ses amis en veulent davantage : la première « Lettre » (S.J.M., ii) est trop « succincte » et ils en demandent une plus détaillée, « quelque chose de plus circonstancié » (S.J.M., iii). Crespel finira par se plier aux désirs de ses premiers récepteurs. Précisons bien que le religieux écrit d'abord pour son frère et les amis de celui-ci. (S.J.M., i; v) Il n'est alors aucunement question de publier pour le grand public. Ceci viendra plus tard et la première réaction de l'humble frère de Saint-François face à cette possibilité sera alors très vive : d'abord « révolté », il vaincra peu à peu sa « répugnance » et finira par se laisser « vaincre » (S.J.M., v; vi), à la condition qu'on publie sans rien ajouter ou retrancher (S.J.M., vi). Mais publier pourquoi? Par amitié pour son frère et pour satisfaire aux pressions de ses amis. Mais aussi pour le bien du « Public » et l'envie de lui procurer « quelque amusement » (ii). Bien évidemment, dans le respect le plus total de la vérité : son frère récollet, « un honnête homme », qu'il veut mettre à l'abri de toute critique, n'a rien « exagéré » (S.J.M., iv). Et pour s'assurer de l'exactitude du texte et de la conformité avec l'original, Louis Crespel s'engage à « paraffier » (S.J.M., vii) lui-même tous les exemplaires.

Par conséquent, le texte de Crespel s'impose déjà par son attrait, et la décision de passer de la sphère privée à la sphère publique atteste d'une évidente confiance dans le pouvoir du récit. Louis Crespel a vu juste : depuis sa première parution

INTRODUCTION

à Francfort, en 1742, le texte de son frère n'a cessé d'être lu, écouté, copié, réédité.

Une écriture passionnée

L'accord du père Crespel se double d'une véritable prise en mains du récit qu'il gère, avec beaucoup de stratégie, sur une période d'environ six mois, entre janvier et juin 1742. Première décision importante, cette nouvelle version, plus élaborée, prendra la forme de plusieurs lettres. (100) Car une seule risquerait d'ennuyer étant donné sa longueur. Voilà donc déjà que se manifeste indirectement le souci du récepteur, mais surtout de l'impact du récit sur lui : le récollet veut susciter l'intérêt du lecteur et l'entretenir; il veut lui plaire jusqu'à la fin. La première façon d'y arriver, c'est d'abord de travailler à la structure du récit, à son rythme, à son débit, à sa livraison. On voit que le choix de la lettre n'est pas innocent, puisque ce format lui permet de déterminer seul la longueur des parties, leur nombre et leur fréquence. Il écrit huit lettres entre le 10 janvier et le 18 juin 1742, à intervalles irréguliers, plutôt courts entre les cinq premières lettres : 20 jours, 13 jours, 10 jours, 5 jours. Ainsi, dans les deux premiers mois, le rythme de production s'accélère. Puis, le rythme d'écriture ralentit : un mois, un mois, et presque deux mois d'attente séparent les trois dernières lettres, comme si le narrateur voulait tout à coup faire désirer la fin de son récit. En effet, au début de la

INTRODUCTION

seconde lettre, il écrit qu'il a avantage à ne pas retarder, car les choses trop attendues « perdent de leur prix » (116). Il doit donc satisfaire ses lecteurs et leur impatience de savoir la suite⁸. Et au début de la cinquième lettre, il se félicite de sa rapidité. (163) Puis, à la fin de la même lettre, il annonce qu'il va se faire « plaindre quelque temps » (178). Crespel dirige donc comme il l'entend la marche de son récit.

L'auteur gère aussi le contenu de sa production. À la fin de la première lettre, il annonce le propos de la deuxième : la narration de son retour à Montréal et de ce qui lui arrivera jusqu'à son embarquement. (113) Même type d'annonces à la fin des lettres 3, 4 et 7. Dans ce dernier cas, il précise que la prochaine lettre racontera la fin de son naufrage et son retour en France. (210) À l'intérieur même du récit, il arrive aussi que le narrateur annonce de façon vague ou précise la suite.

Pour s'assurer de l'impact du récit, la meilleure recette, outre le respect de la vérité, c'est de parler d'abord au cœur et de toucher par la sensibilité. Faut-il être un disciple de saint François pour affirmer si nettement que « l'Esprit ne voit pas toujours comme le Cœur » (100)? Il y a là chez Crespel une idée maîtresse qui dit sans doute une valeur profonde du religieux, mais en même temps qui montre la grande compréhension qu'il a de sa démarche d'écriture : il

⁸Même préoccupation au début de la troisième lettre. (131) Il voudrait écrire tous les jours (129), mais il ne dispose pas de son temps comme il l'entend et ses devoirs monastiques doivent primer. (132)

INTRODUCTION

veut provoquer, par le récit de ses malheurs et de ceux de ses frères, la tristesse, l'attendrissement, la compassion, signes pour lui de solidarité avec « l'humaine société » (128). Et il est heureux quand il a réussi à faire naître dans l'âme de son frère des sentiments que le récit de son naufrage « doit y exciter » (148). Il ajoute alors, sûr de lui, au début de la lettre 4, que ce qu'il a raconté jusqu'ici n'est qu'une « légère ébauche » et que le reste « [sur]passer[a] » ce qu'il a narré jusqu'à maintenant. Il entend alors mériter encore plus toute son attention⁹. (148) Même satisfaction à la fin de la lettre 6 quand il apprend l'effet de ses trois dernières lettres sur le cœur de son frère et de ses amis¹⁰. (194) Pour séduire, mais surtout toucher : n'avons-nous pas là une des postures de l'écrivain classique?

La réponse des récepteurs joue donc aussi un grand rôle dans la démarche d'écriture : elle vient la valider, la justifier, la conforter, tout en rassurant le narrateur sur sa démarche et sur les mérites de son récit. La réception critique dont l'échange de lettres avec son frère permet le retour, joue par conséquent ici un très grand rôle. Avant d'écrire la lettre 2, Crespel veut recevoir des nouvelles de son frère Louis pour savoir si la première est suffisamment détaillée; sa réponse décidera de la suite. (113) Il reçoit une réaction favorable puisqu'au début de la deuxième lettre, il avoue que son

⁹ La tournure prend ici l'allure d'une discrète exhortation, voire même d'une sorte d'interpellation qui trahit la tendance de Crespel à vouloir régir la réception de son récit.

¹⁰ Voir aussi, sur l'importance du cœur chez Crespel, p. 112, 128, 220.

INTRODUCTION

amour-propre est flatté que sa première lettre ait plu à plusieurs personnes d'esprit et ait su exciter leur curiosité. D'où sa décision de ne pas faire attendre ses lecteurs. Plus tard, alors qu'il rédige la lettre 6, il déplore n'avoir pas reçu de nouvelles et tente de se rassurer : il croit toujours dans les bons sentiments de son frère et ne craint ni « un refroidissement » ni de « l'indifférence » (179-180). Il se rassure donc et se décide à se mettre « une troisième fois en avance » sur son frère pour lui prouver sa fidélité. Mais on sent, derrière son propos, poindre l'inquiétude. Pour se faire rassurer, le sensible père Crespel a besoin d'être apprécié. Son bonheur éclate à la fin de la même lettre lorsqu'il reçoit, enfin, des nouvelles qui confirment l'attrait soutenu de son récit. (194) Toujours porté par cet élan que semble lui donner la réception favorable de ses trois dernières lettres, il annonce qu'il voudrait bien livrer la fin de son récit « vers le dix-huit du mois de May » (196). Il y a dans ce passage un évident plaisir et une non moins évidente passion de l'auteur envers une démarche d'écriture qui lui donne la stature d'un authentique écrivain.

Crespel ne veut pas faire un récit de fiction! L'humble moine se livre, peut-être à son insu, à des confidences sur lesquelles plus tard il ne semble pas vouloir revenir¹¹,

¹¹ S.J.M., l'éditeur anonyme de 1884, prétend qu'après son retour au Canada, le père Crespel trouvait étrange qu'on accordât à son texte de l'importance alors « que ce n'était pas un livre qu'il avait écrit et qu'il n'avait pas eu la prétention d'en écrire un. » (S.J.M., xxxvi) Mais quel crédit accorder à ce type de commentaire?

INTRODUCTION

puisqu'elles contreviennent sans doute un peu aux règles austères qui régissent son état monastique. Pourtant, il y a pour le lecteur d'aujourd'hui, dans la candeur du père Crespel, un charme qui ajoute à la fascination du récit et qui participe aussi à la construction de sa figure la plus importante et la plus troublante : celle du narrateur devenant le héros principal de son propre récit.

Comme un écrivain qui s'assume jusqu'au bout de son travail d'écriture, il voudra « achever de contenter [la] curiosité » (213-214) de ses fidèles lecteurs. À la toute fin de son récit, il espère avoir enfin comblé son frère et ses amis, davantage que dans sa première relation. (233) Durant six mois, Emmanuel Crespel aura mené dans son couvent une « double vie » : celle, austère et effacée, du moine franciscain; et une autre, fascinante, passionnante, exaltante et déjà presque publique, d'un écrivain qui a le privilège de recevoir les commentaires presque immédiats de son lectorat.

Les débuts et les fins de lettres sont des transitions à vocations multiples : petits bilans, petites annonces, petites amorces, mais surtout espaces d'évaluations sur fond d'émotion, notamment quand il revient sur les commentaires reçus de son frère¹². Les choix de forme (la lettre) et d'objectif (le cœur) relèvent d'une stratégie de l'écriture, et donc aussi du langage et du pouvoir des mots¹³. Toutefois, les évaluations des autres, qui deviennent vite sous sa plume

¹² L'importance des liens fraternels pourrait être ici prise en compte.

¹³ Ce que le récit du naufrage confirmera d'autres façons.

INTRODUCTION

des auto-évaluations, font découvrir un homme — davantage qu'un religieux — fascinant, dont les principaux traits de caractère, qui se confirmeront vivement au cœur de la tragédie, sont déjà là : capacité d'action et de décision, jugement équilibré et intelligent, mais aussi grande sensibilité.

Des conditions d'écriture bien particulières

Il faut aussi considérer un certain nombre de paramètres extérieurs à l'auteur, qui lui sont imposés par les circonstances et avec lesquels il doit composer. Non pas pour cerner l'anecdote d'abord, mais toujours pour expliquer comment, en 1742, la réécriture du père Crespel ne pouvait être que celle d'un récit — comme si le témoignage seul, brut, n'était désormais plus possible.

Une distance imposée

Il s'en est passé bien des choses entre le 13 juin 1737 et le 10 janvier 1742, date de sa première lettre à son frère Louis. Le 13 juin au soir 1737, le père Crespel et quatre de ses compagnons d'infortune sont de retour à Québec¹⁴, après plus de cinq mois d'enfer passés à Anticosti, où ils ont

¹⁴ En effet, le sixième rescapé, un certain Léger, est parti de Mingan « pour *Labrador*, dans le dessein de passer en France sur un Navire de *St. Malo* » (230).

INTRODUCTION

laissé 48 des 54 voyageurs qui avaient pris place sur *La Renommée* à son départ de Québec, le 3 novembre 1736. Après avoir maintes fois, sans doute, redit son aventure à ceux qu'il retrouvait tout étonnés et tout empressés de savoir « ce qui [lui] étoit arrivé depuis [son] départ » (230), Crespel se refait une santé à Québec alors qu'il est, nous dit son biographe, « dans un état voisin de l'épuisement complet » (S.J.M., xxii).

C'est cinq ans après les événements tragiques survenus à Anticosti que Crespel écrit son récit. Ou plutôt, le réécrit. Car il a déjà envoyé auparavant à son frère une première version des faits, version évoquée autant par Louis que par le religieux. On peut donc penser, sans avoir là-dessus de certitude, que Crespel, lorsqu'il revient du Canada, a déjà dans ses papiers des notes précises et datées des principaux événements : sorte de chronologie? de rapport? de procès-verbal? de compilation? On ne le saura sans doute jamais de façon exacte. Mais rien ne nous empêche d'imaginer le brave père, durant le long mois de mai 1737 à Mingan¹⁵, encore tout ému et bouleversé, jetant sur papier, entre ses prières répétées pour ceux qui ont péri (230), ses premiers souvenirs et ses premières impressions, et s'efforçant déjà de les classer, de les dater. Tout au long de l'année 1737-1738, il révisé le tout dans le calme du couvent Saint-Antoine-de-

¹⁵ Entre le 1^{er} mai et le 8 juin 1737. Étant donné les circonstances, on est porté à penser que lorsqu'il arrive à Mingan, épuisé, le soir du 1^{er} mai, à onze heures trente du soir, et qu'il rejoint « la Maison des François » où il retrouve son ami et maître de poste, Monsieur Volant, il n'a sur lui aucun écrit. (226)

INTRODUCTION

Pade de Québec. Car comment comprendre autrement qu'il aurait pu, cinq ans plus tard, dater avec autant de précision — dans le texte et dans la marge —, le déroulement de son récit¹⁶?

Toujours est-il qu'il nous faut tenir compte de cette donnée fondamentale : c'est dans la *distance* que Crespel réécrit son texte. Distance temporelle : cinq ans plus tard. Distance géographique : à des milliers de kilomètres des lieux du drame. Aussi et surtout, distance psychologique : les aspérités de l'émotion brute se sont forcément estompées et arrondies. Il est aisé de comprendre le passage obligé par la mémoire. Comment ajouter détails et circonstances pour satisfaire les récepteurs sans se forcer à un travail de remémoration? Effort ou plaisir? À l'avantage de la vérité historique ou à son détriment?

¹⁶ Cette façon de dater dans la marge, sorte de surimpression et de sur-enchère, est-elle habituelle? Elle est en tout cas pour le lecteur d'aujourd'hui fort originale, et participe de façon évidente à cette prétention à la vérité et à l'exactitude des faits affirmée par Crespel et soulignée par son frère.

INTRODUCTION

Un inévitable travail de mémoire

« [...] si un jour, on arrive à tout rassembler du temps révolu, tout, exactement tout, avec les détails les plus précis — air, heure, lumière, température, couleurs, textures, odeurs, objets, meubles —, on doit parvenir à revivre l’instant passé dans toute sa fraîcheur¹⁷. »

Et si les conditions imposées par les circonstances devenaient tout à coup des conditions idéales pour favoriser la naissance, à travers une démarche d’écriture bien gérée, d’un récit authentique et autonome? Des spécialistes de la mémoire affirment que les souvenirs récupérés sont forcément reconstruits « plutôt que repêchés directement », et que « nous fabriquons tous de faux souvenirs, peu importe notre âge¹⁸. » Le point de vue est souvent partagé par ceux qui écrivent. Mais beaucoup franchissent un pas de plus, allant jusqu’à prétendre que le passage par la distance, et donc par la mémoire, est quasi indispensable à la réussite d’un bon récit. Jean Malaurie, spécialiste de l’Arctique, prétend par exemple que la faiblesse de plusieurs récits vient de la hâte de retenir « la vivacité au détriment de la vie profonde », alors que selon lui, il vaudrait mieux proposer au lecteur la

¹⁷ Anne Hébert, *Le premier jardin*, 1988, cité dans Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *op. cit.*, p. 318.

¹⁸ Propos de la neuropsychologue Nicole Caza, rapportés dans *Le Devoir*, « Vieillir... c’est aussi se souvenir autrement... », 3 et 4 novembre 2007, p. G6.

INTRODUCTION

« recherche du temps retrouvé¹⁹ ». Damase Potvin, probablement l'un des premiers au Québec à avoir amorcé un discours critique sur l'écriture nordique, semble du même avis. Pour lui, tout s'ordonne mieux... après coup. Le recul du temps donnerait à l'écrivain une vue plus juste, et au récit une véracité plus fidèle et un relief plus harmonieux. Par conséquent, « [l]es notes hâtives doivent céder le pas à la narration mieux suivie²⁰ », et il vaut mieux assumer la « résonance d'une pensée²¹ », même si on ne peut jamais tout à fait en mesurer la portée. Potvin soulève là une question clé : celle des conséquences d'une telle démarche, certainement difficiles à mesurer précisément, mais inévitablement déterminantes.

Comment réécrire, avec pour objectif davantage de détails et de circonstances, sans une inévitable rhétorique de la mise en valeur ? Une rhétorique dont les chemins peuvent être multiples, parfois fort divergents, et peuvent dérouter le lecteur dans leurs aboutissements. Comment rendre la vie à tous ces événements, éléments naturels, éléments du décor, objets et personnages, sans que la rhétorique de la mise en scène n'en soit une de l'amplification ? Sans que l'imagi-

¹⁹ Dans la seconde préface (de septembre 1975) de son célèbre volume, *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », poche n° 3301, 1996, p. [14].

²⁰ Damase Potvin, *En zigzag sur la Côte et dans l'Île*, Québec, E. Tremblay, 1929, p. 79-80.

²¹ Damase Potvin, *Puyjalon. Le Solitaire de l'Île-à-la-chasse*, Québec, Le Quotidien, 1938, p. 34.

INTRODUCTION

nation ne s'en mêle? Voilà une entreprise difficile, surtout si l'on se propose de toucher la sensibilité des récepteurs et de susciter chez eux attendrissement et compassion²².

Le défi se corse d'autant plus si l'on affirme en même temps s'en tenir seulement à la vérité. C'est pourtant ce que prétend Crespel, qui ne veut surtout pas se retrouver parmi ceux qui font dans la fiction; ce serait déchoir doublement, surtout pour un religieux. Avec austérité, le narrateur postule son classicisme : « La Vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement » (100). Par conséquent, le lecteur ne doit pas s'attendre à lire une relation « soutenue par l'élévation du style, la force des expressions, et la variété des images » (100). Crespel se déclare tout à fait étranger à « ces grâces de l'esprit », qui décidément ne lui sont point « naturelles ». De

²² On peut aussi réécrire une aventure de naufrage pour bien d'autres raisons, pour se défendre par exemple. C'est ce qu'a fait La Corne en 1778 en réécrivant un premier texte de 1762, qui était d'abord « une version schématisée », et qui devient « un récit d'aventures », « un des écrits les plus captivants de l'espace littéraire de l'après-Conquête. » La démarche de réécriture accentue le caractère dramatique de l'aventure et met en valeur l'héroïsme de Lacorne, qui se sert du texte pour alimenter sa défense contre les autorités britanniques. Son texte paraît chez Fleury Mesplet à Montréal en 1778. Le *Journal de M. Saint-Luc de La Corne, écuyer, dans le navire l'Auguste en l'an 1761*, évoque le destin tragique d'un navire ramenant en France des nobles canadiens, qui fait naufrage à l'île du Cap-Breton le 15 novembre 1761 et laisse sept survivants. Lacorne raconte son retour à pied à Montréal après cent jours de marche dans la forêt enneigée. Voir à ce sujet Bernard Andrès (dir.), *La Conquête des lettres au Québec (1759-1799)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 24-26.

INTRODUCTION

toute façon, parée du « Faux pour lui donner quelque vraisemblance avec elle » (100), la vérité peine à se faire reconnaître. On ne peut dire les choses plus clairement. Crespel ouvre donc son récit en faisant profession de foi de vérité, et le clôt sur la même intention. Conscient de ces presque six mois de remémoration fébrile et d'écriture soutenue, de toutes ces heures, peut-être parfois vécues en contravention avec la règle monastique, le lecteur comprend sa démarche. Toujours est-il que l'auteur affirme un peu péremptoirement : « Au reste, vous devez être sûr que je n'ai rien avancé qui ne soit conforme à la plus exacte vérité. » (233) Son éditeur, Louis, son frère, croit sans doute nécessaire d'en rajouter dans sa préface : son frère n'a pas exagéré, il a écrit pour lui d'abord, sans « façons ». De surcroît, il nous assure qu'il n'a rien retranché, rien ajouté, comme son frère le lui a demandé, ce qu'il n'aurait pas fait de toute façon. Il prétend « que tout ce qu'on va lire est conforme à la plus exacte vérité ! » (S.J.M., vi; vii) Enfin, pour s'assurer de la conformité avec l'original, il va signer de sa main tous les exemplaires! Brave Louis! qui veut protéger la réputation de son frère! Mais qui, de bonne foi sans doute, escamote le problème de fond qui n'est pas celui de la conformité au texte d'origine, mais celui de la conformité avec les faits, et surtout avec les détails et circonstances supplémentaires qu'il réclame par ailleurs.

Au bout du long processus de six mois de travail, la vérité de la fin du texte est-elle bien la même que celle des intentions du pacte formulé au début? Le défi est grand et

INTRODUCTION

les chasse-trappes toujours possibles. Un seul exemple est nécessaire pour l'illustrer. Les passagers qui quittent le lieu du naufrage en chaloupe pour rejoindre Mingan, le 27 novembre 1736, sont au nombre de 17²³. (154) Or, Crespel, que l'exactitude des détails préoccupe, nous annonce par la suite plus de 20 décès, alors que trois passagers survivent²⁴! Le souci excessif de la vérité peut conduire à des résultats pour le moins surprenants.

Faut-il pour autant en tenir rigueur au religieux? Ceci montre bien que le père Crespel, un peu fébrile et faisant de son mieux, est emporté malgré lui par sa narration, elle-même guidée par un imaginaire qui relègue au second plan l'exactitude des détails. Paradoxalement, Crespel met ainsi toutes les chances de son côté pour écrire un bon récit. En réalité, l'inexactitude du père Crespel met en évidence le travail quelque peu imprévisible de la mémoire retrouvée. Dans son récit, en effet, la mort rôde et « fauche²⁵ » allègrement, remplissant de crainte ceux qui survivent — comment pourrait-il en être autrement? Crespel, aumônier de *La Renommée* faut-il le rappeler, vit plus intensément que les

²³ Crespel écrit qu'il y a 27 passagers, mais l'éditeur de 1884 note en bas de page 56 : « *vingt-sept* au lieu de *dix-sept*, est évidemment une erreur typographique dont la correction se trouve *Lettre cinquième*, 22^e ligne, 5^e alinéa. »

²⁴ 21 ou 22 exactement si on se fie à la précision du 8 mars 1737, qui dit qu'entre le 6 mars et le 8 mars quatre ou cinq de ses compagnons seraient décédés. (188)

²⁵ Entre le 10 janvier 1737 et le 17 février, 6 décès; entre le 6 et le 19 mars, 9 ou 10 décès; entre le 2 et le 13 avril, 6 décès.

INTRODUCTION

autres la mort de quatorze de ses compagnons qu'il accompagne, rassure, confesse, et soigne malgré sa « répu- gnance » (193). Il devra même travailler fort pour convertir un calviniste! (181) Les morts sont là, tout près, entassés près de la « cabane » : ceux qui survivent sont trop faibles pour être transportés plus loin. (182) Même après la fin du cauchemar, les morts ne quittent plus le père Crespel. Ainsi, de retour à Mingan, durant tout le mois de mai, les rescapés prient chaque jour pour les malheureux. (230) Mais que sont devenus tous ces morts cinq ans plus tard? Comment les raconter sans reconstruire forcément les événements, sans passer par de « faux souvenirs »? Dans un bon récit, quelle vérité doit primer : celle des faits ou celle de l'imaginaire?

INTRODUCTION

Passage obligé par la Nouvelle-France (1724-1736)

« Dans tous les cas, l'appropriation du territoire engendre son propre récit [...]»²⁶. »

Des expériences... à vivre

« Car rien n'est plus réel que le sol et en même temps plus évocateur [...]. Le sens géographique, et nous dirions plus étroitement le sens topographique, quels auxiliaires pour l'imagination [...]»²⁷. »

Entre 1724 et 1736, Crespel vit douze années d'intenses activités pour découvrir le Canada, sa réalité territoriale et politique, son climat, ses habitants. Ce temps est également consacré à apprivoiser, apprendre et maîtriser un espace, tout en exerçant une pastorale de missionnaire.

Sa première expérience de ministère à Sorel et dans les îles du lac Saint-Pierre (1726-1728), une desserte « étendue et difficile » (S.J.M., xiii), est déterminante. Seul, il doit vite apprendre à maîtriser un canot²⁸. Il se fait remarquer par son

²⁶ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, *op. cit.*, p. 19.

²⁷ Damase Potvin, *Puyjalon. Le Solitaire de l'Île-à-la-chasse*, *op. cit.*, p. 34.

²⁸ Une habileté que Crespel saura mettre à profit lorsque les trois derniers survivants décident de partir à la recherche des « Sauvages », avec leur canot qu'ils avaient auparavant décidé de ramener au camp. (202, 206) Le 1^{er} mai, alors qu'ils rejoignent Mingan en chaloupe, le vent venant à faiblir, Crespel insiste pour finir le trajet en canot d'écorce. (225)

INTRODUCTION

zèle et sa modestie. Durant les huit années suivantes, le père Crespel est aumônier et missionnaire, loin de Québec et Montréal, voyageant dans des conditions parfois périlleuses et partageant la vie des soldats, difficile et dangereuse. Toutes ces expériences, ces découvertes, le confrontent aux premiers habitants et à l'hostilité du territoire. Lors de l'expédition contre les Renards en 1726, les Amérindiens alliés des français, que l'auteur appelle « nos sauvages » (105) — environ huit à neuf cents Iroquois, Hurons, Népissings et Outaoüacs (103) —, lui font vivre une expérience éprouvante. Il est d'abord séduit par leur sens du partage (105-107), mais aussitôt après, il est horrifié par leur façon de traiter les captifs de guerre. Il voudrait alors les convaincre de leur erreur par l'exposé de ses propres valeurs et raisonnements. C'est là qu'il réalise pour la première fois l'avantage qu'il aurait à connaître leur langue. Plus tard, au fort Niagara où il reste trois ans (1730-1732), il apprend la langue des « Iroquois et des Outaoüacs » (24). Il note alors le plaisir qu'il éprouve désormais à pouvoir « lier conversation » (122) avec eux quand il se promène²⁹.

L'immensité du territoire et les distances qu'il faut souvent franchir en canot ou à pied rendent les expéditions exténuantes. (124) Les vivres manquent à l'occasion et ne

²⁹ Il ajoute pour son lecteur que cette connaissance de la langue lui sera par la suite d'une grande utilité et qu'elle lui sauvera la vie. (122)

INTRODUCTION

sont jamais assurés³⁰. Mais trois éléments surtout sont à affronter : l'eau, le vent et le froid. L'eau facilite les déplacements, mais bien des lacs sont infranchissables. Elle n'est pas plus rassurante quand elle se transforme en rapides qu'il faut traverser au risque d'y perdre la vie, comme les rapides de Sainte-Thérèse. (127) Cette eau est plus dangereuse encore, lorsque les vents s'en mêlent. Si favorables parfois, ils peuvent aussi retenir, empêcher de franchir une pointe, ou encore briser des canots en les jetant sur des bancs de sable. Puis en hiver, « saison rigoureuse » (123), au fort Frédéric, l'eau devient pluie pénétrante ou neige (126). Autant de conditions auxquelles beaucoup succombent : pour certains, c'est la fièvre ou le scorbut (126), pour d'autres, l'épuisement (105). Et le père Crespel accompagne, partage, soulage, enterre. On comprend alors pourquoi, fort de son expérience, il est capable, mieux que quiconque, d'endurer le naufrage de l'automne 1736 et l'impitoyable hiver de 1736-1737 à Anticosti.

Des expériences à raconter

Comment raconter douze années de voyage en trente pages sans redire ce que toutes les autres relations répètent? Dans les deux premières lettres, le *je* du narrateur démontre

³⁰ À l'automne 1729, le bateau qui doit approvisionner le fort Niagara n'arrive pas à franchir le lac Ontario et les provisions n'arrivent qu'en mai de l'année suivante. (117-118)

INTRODUCTION

la volonté de l'auteur de faire du texte un témoignage compétent et crédible : il le souligne d'ailleurs explicitement quand il dit que ceux qui fréquentent le pays pourront voir qu'il « conn[âit] le terrain » (127). À travers ce *je* omniprésent, le narrateur se présente comme un homme d'action honnête et un religieux authentique. Courageux, Crespel donne la preuve de sa grande résistance physique et de ses nombreuses habiletés. Honnête, il fait valoir sa morale et ses jugements. Sensible, il ne peut supporter la cruauté des guerriers amérindiens dont l'excès le répugne. Lui préfère la modération « qui est le partage des bons cœurs » (112). Il ajoute plus loin : « les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des autres » (128). En tant que prêtre, il remplit sa tâche : il dit la messe (104; 109), tente d'amener au pardon ceux qui se vengent (111) et de « faire admirer et aimer la Religion chrétienne, et conséquemment ceux qui la professent. » (112)

Ce « récit abrégé » (127) met déjà en évidence des caractéristiques que la narration du naufrage confirme : souci des détails (dates, distances), attention accordée à l'environnement (à la flore et à la faune qui offrent des vivres d'appoint à l'occasion)³¹. Là, un détail insolite, « des serpents à sonnettes » (104); ici, une digression qui explique le nom de la pointe à la Chevelure. (123-124) Aussi, lorsque la situation émeut le père Crespel, il a recours à l'hyperbole ou à l'imaginaire. Ainsi, les « Sauvages » qui torturent leurs

³¹ Voir les pages 105, 113, 119, 123-124.

INTRODUCTION

prisonniers les font passer « par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie » (108). Ou encore, la vitesse de la descente de la rivière « *des Outaoïacs*³² » est si grande que « l'Imagination seule peut en prendre une juste idée » (117).

Les deux premières lettres de Crespel ne sont pas pour autant superflues, car elles annoncent le récit du naufrage, et constituent une mise en contexte — le territoire et son climat s'y révèlent déterminants — de la posture du personnage principal. Elles ont pour fonction d'énoncer les prétentions, la structure, les modes de production, de livraison et de réception du texte.

³² Crespel, souligne.

INTRODUCTION

Faire naufrage à Anticosti en 1736

« [...] le fleuve Saint-Laurent est l'une des principales voies de pénétration du continent. Grâce à la fondation d'un établissement permanent à Québec en 1608, les Français contrôlent étroitement l'accès à ce fleuve bien périlleux. Les écueils, les rochers et les battures effraient les marins les plus hardis. Il faut dire que ses eaux engloutissent plus d'un navire et prélèvent un bon nombre de vies humaines. Ses courants, brouillards et tempêtes entraînent la formation d'un véritable cimetière marin, surtout aux abords de l'île aux Œufs, d'Anticosti, de Sept-Îles et de l'île d'Orléans. [...]

Dans une lettre envoyée en 1685 au ministre de la Marine, Louis Jolliet, seigneur de Mingan et d'Anticosti, écrit : "Ce n'est pas sans raison que de tout temps, ceux qui sont venus dans ce pays de la Nouvelle-France, ont appréhendé l'entrée du golfe de Saint-Laurent et tous les passages depuis Anticosti jusqu'à Québec"[...] ³³. »

S'il n'est pas facile de pénétrer dans le Saint-Laurent, il n'est pas plus facile d'en sortir. Pour des voyageurs qui retournent en France, faire naufrage à Anticosti est sûrement la pire des situations à craindre. D'autant plus qu'à la fin de l'automne, les grandes marées agitent le Golfe et en

³³ Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois, *La mesure d'un continent*, Sillery, Éditions du Septentrion et Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 196.

INTRODUCTION

rendent la sortie difficile. De surcroît, l'hiver peut arriver subitement, rappelant tout à coup à ceux qui l'auraient oublié que cette région est au Nord, un Nord implacable.

Le court voyage de La Renommée

« Ce Bâtiment était neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cents tonneaux, et armé de quatorze pièces de Canons.

Plusieurs Messieurs demandèrent, pour leur sureté et leur agrément, à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau. » (133)

La Renommée quitte Québec avec plusieurs autres navires le 3 novembre 1736. Dans les jours qui suivent, la navigation est difficile, le bateau qui éprouve de la difficulté à « passer le *Gouffre*³⁴ » (133) se retrouve isolé et la tempête menace. Ballotté par la mer, le navire louvoie bientôt le long des côtes d'Anticosti, essaye de « faire Côte », mais s'échoue sur une pointe de roches et donne bientôt des « coups de talon » (135). Les passagers rejoignent tant bien que mal la côte. Mais dès la mi-novembre, le froid s'installe et *La Renommée*

³⁴ La zone du Saint-laurent dite *Le Gouffre* se trouve entre l'île aux Coudres et Baie-Saint-Paul, là où se jette la rivière du Gouffre, qui partage la municipalité en deux. Une zone difficile à franchir, bien connue des marins, et que Champlain signale déjà dans ses premiers écrits. Crespel, souligne.

INTRODUCTION

devient inaccessible. Après bien des délibérations, on convient que la chaloupe et le canot doivent rejoindre la « *grande terre du Nord*³⁵ » (150), le poste de Mingan. Le groupe se sépare : dix-sept prennent place dans la chaloupe, treize dans le canot, et vingt-quatre restent sur place. La séparation est difficile. À cause du mauvais temps, canot et chaloupe peinent à se suivre. Le 2 décembre, la chaloupe perd de vue le canot que la tempête rejette vers la côte³⁶. Vers la mi-décembre, le froid emprisonne la chaloupe et il faut se résigner à construire des cabanes et à s'organiser pour « tenir jusqu'à la fin du mois d'Avril » (165). Le premier décès est constaté le 23 janvier; le 13 avril, ils ne sont plus que trois : le père Crespel et les dénommés Léger et Fürst. Comme les vivres viennent à manquer, les trois survivants décident de partir avec le canot laissé par un Amérindien. Ils se retrouvent alors au campement d'un groupe d'Innus où un Ancien qui parle le français les accueille. Le 1^{er} mai, une chaloupe part pour Mingan. Comme le vent tombe, le père Crespel insiste pour finir la traversée en canot. Le lendemain, une autre chaloupe retourne vers le lieu du naufrage. Volant, le maître-poste de Mingan, y retrouve quatre hommes en bien mauvaise condition. L'un d'entre eux, le Breton Tenguay, trépassa après avoir bu un verre d'eau-de-vie. Sur le chemin du retour, Volant retrouve les débris du canot et deux corps de noyés, mais aucune trace

³⁵ Crespel, souligne.

³⁶ À partir de ce moment et jusqu'à la lettre VII, le récit ne concerne plus que la destinée de la chaloupe et de ses occupants.

INTRODUCTION

des autres, sinon « une espèce de Cabanage » (228). Ils sont probablement tous morts de faim et de froid. Seuls six passagers de *La Renommée* ont donc survécu. Ils passent le mois de mai à Mingan, qu'ils quittent le 8 juin. (230) Puis, le 13 juin, grâce à un vent favorable, cinq débarquent à Québec. Le voyage et le cauchemar sont enfin terminés.

Une intensité dramatique sans défaillance

« [...] mon dessein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout à fait intéressantes : préparez votre cœur » (128)

Ce résumé de l'aventure tragique de *La Renommée* laisse deviner la richesse et l'intensité dramatique du récit dont seule la lecture peut vraiment rendre compte. Est-ce dû au souci du détail et de la précision? Parfois le récit s'accélère, fortement rythmé par la chronologie qui ponctue chacune des journées, comme entre les 3 et 14 novembre, dates du début du voyage et du naufrage. (133-135) La journée du naufrage mérite quant à elle quelques huit pages (135-143), mais la précipitation des faits et gestes qui s'y enchaînent, tous aussi dramatiques les uns que les autres, en fait un morceau de choix, avec des moments plus intenses, comme celui de la descente de la chaloupe. (137-138) Le lecteur retrouve quelquefois ce récit précipité, lors du départ de la chaloupe et du canot, ou lorsque la première se retrouve

INTRODUCTION

prisonnière des glaces. (163-164) D'autres épisodes pathétiques rythment le récit, comme les décès des deux plus jeunes, les fils Vaillant et de Senneville. (203) Par ailleurs, certains événements sont comme des coups de théâtre qui accentuent la tension tragique : par exemple, la perte du canot le 2 décembre (157), la prise de la chaloupe par les glaces le 8 du même mois (163-164), sa disparition dans la tempête le 1^{er} janvier 1737. En revanche, à d'autres endroits, le rythme ralentit lorsque le narrateur analyse, réfléchit, digresse ou prend la parole. Toutefois, l'intensité dramatique ne se relâche pas.

INTRODUCTION

Passer tout un hiver à Anticosti

Anticosti, « triste cimetière³⁷ »

« Les naufrages vont caractériser les rivages de la grande île d'Anticosti située dans le golfe du Saint-Laurent, et cela à partir des découvertes jusqu'au début du 20^e siècle³⁸. »

L'île se situe à peu près à la même latitude que Chibougamau et son point le plus rapproché de la côte, se trouve à une 35 km entre Cap-de-Rabast, au nord, et Longue Pointe-de-Mingan, dans la région de la Basse-Côte-Nord. Aujourd'hui, Port-Menier est l'unique village de l'Île. Anticosti occupe une position stratégique pour les voies de communications (maritimes et aériennes). Ses dimensions sont gigantesques : elle fait cinquante fois l'île d'Orléans, et dix-sept fois l'île de Montréal. Une centaine de rivières quadrille les territoire³⁹.

« Cimetière du Golfe », disent les uns après les autres les écrivains qui parlent d'Anticosti au 19^e et au 20^e siècle — car

³⁷ Alain Dumas (photographies) et Yves Ouellet (texte), *Anticosti. L'Éden apprivoisé*, Outremont, Éditions du Trécarré, 2000, p. 29-30.

³⁸ Louis-Edmond Hamelin, « Les naufrages autour d'Anticosti », *Revue d'ethnologie du Québec*, n^o 10, 1979, p. 41. Pour ce passage du texte, à saveur explicative, nous emprunterons beaucoup à cet article, particulièrement au passage « Une ceinture de hauts-fonds », p. 45-47.

³⁹ Alain Dumas et Yves Ouellet, *op. cit.*, p. 29-30.

INTRODUCTION

comment parler de l'île sans évoquer ses naufrages? Dans une registre similaire, Louis-Hippolyte Taché parle d'un « immense tombeau⁴⁰ ». Il n'est pas surprenant que la mauvaise réputation d'Anticosti se retrouve jusque dans les grandes encyclopédies de France et de Grande-Bretagne, et donne naissance à des textes souvent prolixes qui contribueront à faire de l'île « probablement la terre la plus mythique du Québec⁴¹. »

Les nombreux naufrages s'expliquent d'abord par la géographie. En effet, l'île, qui compte plus de 400 km de rivage, n'offre que de rares abris aux bateaux. Par ailleurs, ses côtes sont ceinturées d'une plate-forme rocheuse parfois longue de quelques kilomètres, sorte de terrasse peu profonde particulièrement dangereuse pour les bateaux qui s'y aventurent. Louis-Edmond Hamelin écrit : « Anticosti est donc enveloppée par des “bancs de roches” mal ennoyés. Sur la grande partie de son pourtour, l'île se présentait comme un pays fermé [...]»⁴².

Cette ceinture de roches est souvent désignée au 19^e siècle par le mot anglais « reef », que les insulaires emploient encore aujourd'hui, si l'on en croit Yves Ouellet :

L'une des particularités les plus singulières de l'île est constituée de ce que nous, les insulaires, désignons par l'anglicisme *reef*, soit la plate-forme

⁴⁰ Cité par L.-E. Hamelin, *ibid.*, p. 45, note 7.

⁴¹ *Ibid.*, p. 53.

⁴² *Ibid.*, p. 45-46.

INTRODUCTION

littorale ou les hauts-fonds rocheux qui entourent Anticosti, parfois jusqu'à un kilomètre de la rive. Depuis quatre siècles, des centaines de navires se sont écrasés sur cette barrière, transformant les abords de l'île en un triste cimetière⁴³.

Précisons qu'au début du 18^e siècle, les instruments de navigation sont peu perfectionnés et que le Golfe reste encore assez mal connu des marins. Les signalisations sont évidemment absentes et ce n'est qu'au début du 19^e siècle que les premiers phares sont construits sur l'île⁴⁴. Par ailleurs, les tempêtes de neige d'automne, avec pour conséquence le « *glaçage* des structures⁴⁵ », sont particulièrement à redouter. *La Renommée*, qui quitte Québec le 3 novembre, est justement victime des pires conditions climatiques qu'un navire peut appréhender.

Avant 1736, certains naufrages, dont quelques-uns sont demeurés célèbres, ont déjà montré combien est difficile la navigation sur le Fleuve et dans le Golfe, et qu'il faut toujours se méfier d'Anticosti⁴⁶. Le naufrage le plus

⁴³ Alain Dumas et Yves Ouellet, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁴ Le 15 juillet 1796, le naufrage sur les côtes d'Anticosti du *H.M.S. Active*, sur lequel se trouve le gouverneur Lord Dorchester — qui doit rejoindre la Grande-Bretagne sur un autre bateau —, contribue à faire prendre conscience aux autorités de la nécessité d'améliorer la sécurité des navires dans le Golfe et surtout autour d'Anticosti.

⁴⁵ Louis-Edmond Hamelin, *art. cit.*, p. 46. Hamelin, souligne.

⁴⁶ Pour se renseigner sur les naufrages dans le Saint-Laurent, consulter Jean Lafrance, *Les épaves du Saint-Laurent (1650-1760)*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1972. Nous empruntons à cet ouvrage des données

INTRODUCTION

documenté et le plus connu qui a lieu sur les côtes d'Anticosti avant celui de *La Renommée* est sûrement celui du brigantin le *Mary*, du capitaine Rainsford, en 1690. De nombreux détails provenant de cet autre épisode tragique font penser à ce que les naufragés de *La Renommée* auront à affronter quarante ans plus tard. À l'automne 1690, le blocus de Québec par l'amiral Phipps a échoué et sa flotte de plus de trente bâtiments redescend alors le Saint-Laurent. Le bateau du capitaine Rainsford s'écrase sur les récifs de la pointe ouest d'Anticosti. Les 67 survivants qui rejoignent la rive comprennent vite qu'ils sont abandonnés et qu'ils doivent passer l'hiver sur l'île avec les seules denrées récupérées sur le navire. Bientôt, les victimes du scorbut, de la faim et du froid s'additionnent, réduisant le nombre des naufragés à 27 hommes. Le 25 mars 1691, cinq naufragés tentent de rejoindre Boston, sur un esquif aménagé et muni d'une voile. Ils y parviennent le 9 mai, après 44 jours de mauvais temps et de faim. On arme alors au plus vite un navire pour récupérer les derniers survivants, au nombre de 22 hommes⁴⁷.

concernant les naufrages du *Mary* en 1690 (p. 133-139), du *Carosol* [sic] en 1694 (p. 129-131), et de la flotte de Walker en 1711 (p. 118-126).

⁴⁷ Le retour de Phipps de Québec et le naufrage de Rainsford sont très souvent évoqués chez les auteurs du 19^e siècle qui racontent la Côte-Nord. Plus récemment, Yoanis Menge et Alexandre L. Gaudreau, dans *Lumière sur Anticosti*, font remarquer que si la flotte de Phipps n'avait pas, lors de sa remontée du fleuve, détruit les installations de Louis Jolliet à Anticosti, les naufragés auraient sans doute pu passer l'hiver sur l'île plus

INTRODUCTION

Trois ans plus tard, à l'automne 1693, le *Corrossol*, un navire du roi, essuie une tempête et vient s'échouer sur un haut-fond à l'entrée de la baie de Sept-Îles, où il se brise sur l'une des îles de l'archipel. Cette île est appelée aujourd'hui *l'île du Corrossol*. La plupart des passagers périssent, sauf quelques matelots et l'écrivain du bord, qui endurent la faim et le froid tout l'hiver avant de rejoindre Québec au printemps 1694⁴⁸. Ce naufrage illustre une fois de plus les dangers de la navigation sur le Fleuve et dans le Golfe, tout en mettant en évidence que la cartographie maritime du bas du fleuve et du Labrador sont, à l'époque, loin d'être au point.

Mais le naufrage le plus important et le plus spectaculaire fut sans doute celui de la flotte de Walker dans la nuit du 22 août 1711. L'amiral anglais qui souhaite prendre Québec remonte alors le Fleuve avec une imposante armada de 77 vaisseaux. Le brouillard et le mauvais temps provoquent le naufrage d'au moins huit navires qui se brisent sur les écueils situés au nord de l'Île-aux-Œufs (aujourd'hui la région de Pointe-aux-Anglais). Selon l'Amirauté de Québec, on aurait retrouvé sur les grèves du secteur plus de mille cadavres humains, sans compter ceux des chevaux, des

facilement. Et les survivants auraient probablement été plus nombreux. (Sillery, Éditions Sylvain Harvey, 2005, p. 34-35)

⁴⁸ Le navire transporte une riche cargaison (des pelleteries notamment et une forte somme d'argent), ce qui explique qu'on dépêche très vite de Québec, au printemps suivant, un brigantin pour venir récupérer ce qui peut l'être.

INTRODUCTION

moutons, des chiens et des volailles... C'est donc la fin de l'expédition qui *sauve* Québec et la colonie. Le caractère spectaculaire et tragique de l'événement ne manque pas de fortement impressionner les esprits et les imaginations. Très vite, on considère cet échec comme une « intervention providentielle ». Depuis, l'histoire et la légende se côtoient sans cesse quand il est question de cet épisode constamment révoqué par la plupart de ceux qui ont écrit sur la Côte-Nord. Faucher de Saint-Maurice a illustré la dimension historique et légendaire de cet épisode dans divers ouvrages ainsi que dans son conte fantastique, « L'Amiral du brouillard⁴⁹ ». Aujourd'hui encore, l'oralité perpétue le mariage de la vérité et de la légende sur les rivages de la Côte-Nord⁵⁰.

⁴⁹ L'aventure de Walker, son naufrage et les conséquences de celui-ci sur les esprits à Québec, sont longuement racontés dans *De tribord à bâbord*, Montréal, Éditions L'Aurore, 1975 [1877], p. 17 et 37, et aussi dans *Promenades dans le golfe Saint-Laurent*, *op. cit.*, p. 26-58. « À la brunante » sera publié dans *Contes et récits*, Montréal, Granger frères, 1930.

⁵⁰ Laval Chouinard, « L'Île-aux-Œufs », *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, n° 16, mai 1992, p. 14-15.

INTRODUCTION

Anticosti : un Nord qui agresse, soumet et rançonne

« [...] the desolate and hidous island of Anticosti, an island in the mouth of the mighty river of Canada [...]»⁵¹. »

« Personne ne connaîtra jamais le nombre de vaisseaux échoués sur l'île depuis le temps de Jolliet — quatre cents peut-être. Au vingtième siècle, il y en eu relativement peu, mais en décembre 1898, Placide Vigneau, gardien du phare à l'île au Perroquet, à trente-deux kilomètres de la rive nord du continent par le détroit, écrivait que c'était la première année en un siècle au cours de laquelle on n'avait consigné aucun naufrage. Anticosti commençait à perdre un peu de sa terrible réputation, pourtant bien confirmée par les onze cimetières et les inscriptions sur des tombes, isolées ici et là, plus ou moins envahies par la végétation ou effacées par le vent et les intempéries⁵². »

Le premier visage du Nord dans le récit de Crespel, c'est d'abord celui d'une région, la Côte-Nord et le Golfe, puis celui d'une île, Anticosti, dont la réputation en 1736 est déjà bien établie. Crespel avait-il entendu parler des naufrages survenus dans le Bas du fleuve⁵³? Toujours est-il qu'il n'en

⁵¹ Extrait de la relation du naufrage du capitaine Rainsford citée par Jean LaFrance, *op. cit.*, p. 135.

⁵² Donald MacKay, *Le paradis retrouvé. Anticosti*, Montréal, Éditions La Presse, 1983, p. 43. (Traduction par Willie Chevalier de *The Untamed Island*, 1979.)

⁵³ Pour son biographe, cela va de soi : les voyageurs de *La Renommée* avaient maintes fois entendu parler de cette « contrée sauvage » aux

INTRODUCTION

fait nulle mention, comme si chez lui le poids des événements vécus occupait toute la place, le présent rendant inutile l'évocation du passé, et presque indécente la complaisance lyrique qui souvent l'accompagne. La rude réalité d'Anticosti se manifeste en premier dans le récit de Crespel : louvoyer le long de la côte ouest est particulièrement dangereux à cause des battures de roches plates qui s'avancent au large, jusqu'à huit lieues « de la pointe méridionale » (135). Aussi, il est difficile d'accoster à cause des bancs de sable (140) ou des pointes qu'il faut doubler, ou encore des « rochers escarpés et fort hauts » (157). Les havres rares obligent à tenir le large et quand on trouve une baie, il faut parfois rejoindre la terre à pied, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. (160-161) Que faire alors dans « cette Isle inhabitée, du moins pendant plusieurs mois » (137)? Avec six semaines de vivres, comment atteindre le mois d'avril prochain? Et à quoi bon essayer de faire des signaux à des bateaux qui de toute façon passent « hors de portée »? Prisonnier de l'Île, Crespel ne perçoit que la mort à l'horizon : « Car enfin il n'y avait pas d'apparence que nous pussions avant ce tems [quarante jours de vivres] trouver l'occasion de sortir de cette Isle déserte. » (149)

Quant à la forêt qui recouvre Anticosti, il est facile de s'y perdre — sauf pour l'Amérindien. Tout au plus offre-t-elle du bois qu'il faut couper et ramener au prix d'efforts

plages « désolées », de ce pays « désert » au climat rigoureux; bref, de cette terre « absolument inhospitalière » (S.J.M., xx, xviii, xxi).

INTRODUCTION

épuisants. Surtout qu'en hiver, la neige complique l'accès à la forêt, ou s'abat sur celui qui donne les coups de hache tant les branches en sont chargées. (167-168)

Dans un contexte maritime comme celui d'Anticosti, quand le Nord se déchaîne, il prend trois visages : ceux du vent, de l'eau — ici, de la mer — et du froid. Les vents sont capricieux, imprévisibles, se jouent des marins, des bateaux et des passagers. Ces vents ont rendu à *La Renommée* la descente du Fleuve difficile, et l'ont obligée à virer de bord, repoussée sur les battures d'Anticosti. Dans le récit de Crespel, l'eau est tout aussi menaçante, elle qui inonde le bateau échoué ou le canot en difficulté (135-136, 156). C'est aussi la pluie d'hiver glacée et pénétrante qui refroidit tout, transit les corps et éteint le feu (170); la rivière profonde à traverser pour rejoindre le littoral (141); c'est surtout le Fleuve agité qui, plus à l'est dans le Golfe, se confond désormais avec la mer. Celle-ci, tout au long du récit, est décrite comme forte, grosse, furieuse ou affreuse. Cependant, l'élément nordique le plus impitoyable est à coup sûr le froid de plus en plus violent, vif, extrême, inexprimable, intolérable. Il est si vif au début du mois de mars « que l'homme le plus dur seroit mort infailliblement s'il étoit seulement sorti de la Cabane pendant dix minutes. » (188) Dès novembre, sous le coup du froid, la mer se glace et rend *La Renommée* inaccessible, menées par les glaces agitées.

Durant l'hiver 1736-1737, les cinquante-quatre passagers de *La Renommée* vont subir la loi implacable du climat nordique. C'est d'abord dans leur intégrité physique que les

INTRODUCTION

naufragés sont agressés. Bien vite, le froid les empêche de dormir et ils sont victimes de « l'insomnie continuelle » (150). Puis c'est la vermine. (169; 184) Mais surtout, le rationnement des vivres et la faim les « press[ent] cruellement » (143). La faim pousse les derniers survivants des vingt-quatre passagers restés à l'endroit du premier naufrage à manger « jusqu'aux souliers de leurs Morts » et leurs culottes de peau, après les avoir fait bouillir et rôtir. (229) Quant à la maladie, elle ne tarde pas à se manifester de diverses façons : fièvres, douleurs aux yeux, jambes et corps enflés, plaies, ulcères et gangrène. La mort rôde et fait des plus faibles ses premières victimes, alors que les plus jeunes résistent jusqu'au mois d'avril. Crespel rapporte plus de vingt morts, quatorze en réalité, entre le 10 janvier et le 13 avril⁵⁴. Les décès ponctuent le texte, comme autant de glas, parfois précipités, parfois plus espacés⁵⁵.

Un Nord qui émeut, impressionne et déstabilise

« [...] mais je n'exagérerai pas en vous disant que les divers mouvements qui nous agitèrent pendant cette nuit sont au-dessus de toute expression. » (161)

« [...] chacun de nous étoit l'image de la Mort, nous frémissions en nous regardant [...]. » (184)

⁵⁴ Voir la note 23 concernant son erreur.

⁵⁵ Voir p. 177, 188, 202, etc. Précisons que la mort peut aussi être d'ordre psychologique : un des rescapés retrouvés par Volant a « le cerveau troublé » (228).

INTRODUCTION

La violence nordique atteint aussi les sensibilités et provoque des réactions émotives fortes qui déstabilisent la raison. Celle-ci s'efface alors momentanément devant l'imagination. Dans de telles circonstances, comment ne pas céder à la peur, à la crainte du futur et quelques fois au désespoir? L'auteur utilise alors un vocabulaire approprié : désastre, épouvante, crainte du pire, consternation, alarme, misère, horreur, cris, plaintes, larmes, attendrissements. Lors du naufrage, c'est le « désordre général » (136). Dans un moment de désespoir, certains veulent manger toute la nourriture pour mourir alors que d'autres refusent de travailler. (171) À cause de la multiplication des décès, la plupart sombrent dans des épisodes délirants. (182-183) Ailleurs, la sensibilité du narrateur se manifeste, quand il signifie la violence des glaces « au-dessus de toute expression » (161); quand il juge « horrible » (191) la mort des plus jeunes; quand il se dit incapable de décrire les plaies des mourants, ou très impressionné par le récit des rescapés revenus à Mingan. (229-230) Dans les moments les plus dramatiques, les pressentiments funestes annoncent une mort probable, inévitable. Parfois, le merveilleux chrétien s'impose naturellement, et spontanément, on s'en remet à Dieu, on se confesse, on prie. Malgré tout, le désespoir ne l'emporte jamais absolument, il est toujours momentané et circonstanciel.

INTRODUCTION

Un Nord qui oblige à réagir et à lutter

« [...] se défendre contre la Mort [...]. » (191)

Les naufragés finissent toujours par se reprendre en main, ils luttent et résistent jusqu'à la toute fin, en grande partie grâce à l'énergie exceptionnelle du père Crespel, à la fois homme de réflexion et d'action. Dans les moments les plus critiques, son pouvoir ultime est celui des mots, du langage de l'« honnête homme » et du prêtre, dont il use par ailleurs de façon mesurée, circonstanciée et toujours stratégique. Dès la première décision importante à prendre après le naufrage, les rescapés conviennent unanimement que le père Crespel doit compter parmi ceux qui partiront pour Mingan. Bien sûr, son ministère lui dicte ses devoirs : consoler, accompagner, confesser, donner l'extême-onction, dire la messe et diriger les prières. Mais il considère aussi que son devoir de charité, malgré « sa répugnance » et les dangers de contagion, lui demande de soigner les malades et même les plaies de ceux qui ont la gangrène. (192-193)

Crespel est aussi un homme de jugement. Il sait dans les moments critiques observer pour mieux analyser, réfléchir à la meilleure décision, déterminer comment et quand agir. Toutefois, dans les semaines qui suivent le naufrage, d'autres personnages interviennent. Dans le désordre général et la panique du naufrage, le canonier a la présence d'esprit de faire monter dans les « Hauts » du navire des vivres, de la

INTRODUCTION

poudre et des fusils. D'autres décident d'aller chercher sur *La Renommée* des outils, du goudron, des voiles, et une hache pour couper du bois et « cabaner » (144). Cependant, le rôle principal revient au religieux. Jusqu'à la fin, lutteur et meneur, le père Crespel se révèle un véritable honnête homme, comme on l'entendait à l'époque classique, sensible et surtout fasciné par la « nature humaine ».

Par conséquent, dans le récit du père Crespel, si la nordicité, assurément accablante et impitoyable, l'emporte de façon quasi absolue, ce n'est pas sans rencontrer des personnages qui luttent jusqu'au bout, personnages parmi lesquels la figure du héros, Crespel, s'impose comme une figure gagnante⁵⁶.

Effets du Nord, effets d'écriture

Le rapport de lutte et de confrontation cimente le récit. Ainsi, l'intensité dramatique et l'intensité tragique gagnent en efficacité. Crespel choisit de décrire les effets dévastateurs de la nordicité chez les naufragés avec des mots forts : adjectifs, adverbes et tournures qui sont autant d'augmentatifs ou de superlatifs susceptibles de provoquer l'imaginaire du lecteur. Parfois, Crespel cède à la tentation du lyrique, de façon circonstancielle, évitant par conséquent

⁵⁶ Crespel succomberait-il, à son insu, dans sa démarche de réécriture, à cette « tentation de l'héroïsme » évoquée par Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Op. cit.*, p. 20.

INTRODUCTION

tout débordement et toute prolifération. Le réel et le prosaïque réaffirment alors leur présence, ramenant l'écriture sur le mode du réalisme. Celui-ci bascule parfois dans un hyperréalisme presque clinique, presque naturaliste⁵⁷. Lorsque Crespel décrit les réactions physiologiques du corps malmené par la privation, la souffrance et l'agonie, il s'inscrit dans la veine de l'horrible et du macabre⁵⁸. En mars, quand il soigne les plaies des mourants, il doit le faire avec de l'urine. Quand il ôte les linges qui recouvrent les plaies, il enlève en même temps des « lambeaux de chair qui par leur corruption répand[ent] un air infecté aux environs de la Cabane. » Et après douze jours, il ne reste plus aux jambes que les os; car « les pieds s'en étoient détachés et leurs mains étoient entièrement décharnées. » (198) Crespel mise sur les mots et les images pour rendre son récit plus percutant, tel un authentique écrivain. Le Nord s'exprime aussi à travers d'autres éléments de la médiation symbolique

⁵⁷ En réalité, l'hyperréalisme, qui saborde en fait le réalisme, est sans doute une autre forme, comme inversée, du lyrisme. C'est un autre procédé qui participe efficacement à la démarche d'amplification.

⁵⁸ Pierre Berthiaume écrit : « Autant le discours du père Crespel demeure à une distance respectueuse des détails triviaux avant le drame, autant, une fois le malheur arrivé, il verse dans le registre « créaturel » avec l'exposé des maux qui assaillent les naufragés [...]. Les circonstances expliquent cette hyperconscience du corps et de sa misère, qui confère aux sentiments et aux émotions une dimension qu'on ne trouve guère ailleurs, sinon précisément dans un autre récit de naufrage, celui de Saint-Luc de La Corne. » Dans *L'aventure américaine au 18^e siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n° 27, 1990, p. 206.

INTRODUCTION

propres au récit : événements, personnages, paroles, digressions. L'omniprésence écrasante du Nord lui confère souvent le premier rôle. À travers un schéma de confrontation, qui redonne en même temps aux personnages une dimension tragique tout aussi impressionnante, le Nord et sa représentation s'imposent aux lecteurs avec une rare puissance, propice au travail de l'imagination, à l'évocation et à la ré-évocation.

Par conséquent, il n'est pas surprenant de constater que chez ceux qui reparleront du naufrage de *La Renommée*, le style romantique s'épanouira, comme si le récit évoqué agissait à tout coup comme un déclencheur d'émotions et de style. Les récepteurs émus retiendront surtout « le récit des malheurs », oubliant la phrase et le style dont ils subissent cependant les effets, « pour ne s'occuper que des souffrances » des personnages (S.J.M., xxiv, xxv), victimes innocentes de la malédiction du Nord.

LA DESTINÉE D'UN RÉCIT

« En effet, qui pourrait refuser sa compassion à tant de misères, supportées avec une patience si remarquable, même dans les moments les plus critiques, dans ces heures de détresse absolue, où toute espérance paraissait faire défaut, et où il ne restait plus de place, ce semble, que pour le désespoir? » (S.J.M., xxv)

INTRODUCTION

Un destin hors du commun

Depuis 1736, le récit du naufrage du père Crespel a franchi plus de trois siècles sans vraiment vieillir et en suscitant l'intérêt de ses lecteurs successifs. On peut certes, à des époques différentes, le lire autrement, avec des objectifs différents, mais c'est toujours le drame humain raconté qui touche le lecteur dans sa sensibilité et son imagination. Il faut savoir gré au père Crespel d'avoir vu juste : en voulant toucher le cœur humain, comme un classique, il se préoccupait d'abord, à travers des événements singuliers et caractérisés, de retrouver cette humaine condition dont l'étude franchit allègrement le temps. La vie du récit et son succès se vivent en parallèle, mais de deux façons différentes, l'une alimentant l'autre et vice et versa : à la fois dans la transmission orale et dans la transmission écrite.

Un récit oral (ou tragédie racontée encore et encore)

« Le récit de leurs infortunes se répandit bientôt partout [...] » (S.J.M., xxii)

Le récit du naufrage du père Crespel est né dans l'oralité. Crespel lui-même est, de son aventure, le premier *raconteur*, le premier narrateur. Pour satisfaire la *curiosité* de son premier auditeur, l'Ancien qui parle français, l'Amérindien qui le sauve, alors que les survivants n'ont pas encore rejoint

INTRODUCTION

Mingan, Crespel s'efforce de raconter son aventure tragique en « tâch[ant] de n'oublier aucune des circonstances » (220). Rendu à Mingan avant les autres, dans la soirée du 1^{er} mai 1737, vers onze heures et demie du soir, il fait une seconde fois, durant la nuit semble-t-il, à Monsieur Volant, maître de poste, « le récit de tout ce qui [lui] étoit arrivé » (226). Enfin, le 13 juin, lorsque les survivants arrivent au port de Québec, on les presse de questions évidemment, et les rescapés s'efforcent de satisfaire ceux qui leur sont attachés. (230) À partir de ce moment, le père Crespel n'est plus le seul narrateur : ils sont cinq à raconter le terrible naufrage de *La Renommée* à Anticosti⁵⁹ de leur point de vue respectif. Dès lors, le récit oral, avec ses inévitables variantes, se déploie. Durant six ans au moins, le père Crespel, comme les autres, a raconté encore et encore le même récit⁶⁰. Ce qui ne l'empêcha pas de rédiger pour son frère une première version écrite, une lettre probablement, sorte de « Journal »

⁵⁹ Quant au sixième survivant parti plus à l'est pour y trouver un bateau qui le ramènerait à Saint-Malo, il fut probablement le premier à raconter, à sa façon, le naufrage en France.

⁶⁰ Crespel fut-il un bon conteur? Une chose semble sûre : il aime lire ou entendre le récit des autres. Lire le « récit » de son frère qui lui raconte ses campagnes d'Italie et de Hongrie. (147) Écouter les « trois hommes échappés au Naufrage » lorsqu'ils rejoignent Mingan : il s'empresse de leur demander « comment ils avoient pu vivre » (229). Et touché, il se demande s'ils n'ont pas souffert davantage.

Crespel se fatiguera-t-il plus tard de toujours devoir raconter ses malheurs et de se voir complimenté pour son récit? Son biographe le laisse entendre : il prétend que Crespel sourit aux compliments, minimise l'importance de son récit et invite à prier pour les morts. (S.J.M., xxxvi)

INTRODUCTION

(S.J.M., iii), qui a su séduire et toucher. Quant à ses premiers lecteurs, qui en voulaient davantage, ils lui ont forcé un peu la main. La première lettre a alors pris de l'ampleur et il a fini par en écrire huit pour la remplacer, avec, nous l'avons vu, un évident plaisir.

Mais le travail épistolaire n'a pas empêché pour autant la tradition orale de continuer à vivre, les éditions successives du récit venant sans doute la réanimer à chaque fois. D'ailleurs, certains témoignages écrits semblent attester que sur l'île d'Anticosti, le souvenir du naufrage de *La Renommée* ne cessait d'être raconté lors des veillées et aussi aux visiteurs. Ceci semble être prouvé par les deux récits de Faucher de Saint-Maurice, *De tribord à babord* et *Promenades dans le golfe Saint-Laurent*, parus en 1877 et 1879. Dans les deux cas, l'intarissable conteur Garnier aurait évoqué pour son auditoire « quelques-uns des drames terribles de son île⁶¹ », parmi lesquels celui de *La Renommée*, « une des plus navrantes légendes de l'île⁶². »

Un siècle plus tard, dans son texte sur Anticosti, Charlie McCormick relate qu'après le coucher des enfants, un certain M. Noël raconte des récits de naufrage et commence par l'un des plus connus, celui de *La Renommée*⁶³. Il est fascinant de voir ici la tradition orale alimenter l'écriture, celle-ci attestant en retour de la permanence de celle-là. Mais

⁶¹ *Promenades dans le golfe Saint-Laurent*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1879, p. 76. Pour la narration, voir p. 77-97.

⁶² *De tribord à bâbord*, *op. cit.*, p. 50. Pour la narration, voir p. 50-60.

⁶³ *Anticosti*, Saint-Nazaire-de-Chicoutimi, Éditions JCL, 1979, p. 104-106.

INTRODUCTION

les références à ces deux auteurs issus d'époques différentes, Faucher de Saint-Maurice et McCormick, attestent aussi d'un autre fait intéressant que la plupart des textes nord-côtiers et surtout anticostiens confirment : le récit de Crespel est sans cesse évoqué et ré-évoqué par plusieurs des auteurs qui écrivent sur la Côte-Nord, sur le Golfe ou sur Anticosti. Mais encore une fois, peut-être est-ce dû en grande partie aux nombreuses rééditions du récit?

Un récit maintes fois réédité

Étrange et exceptionnelle destinée que celle du récit du père Crespel, qui fut d'abord, semble-t-il, un succès européen. C'est donc à Francfort qu'est paru le récit, en français, grâce aux soins de Louis Crespel, en 1742. Il a ensuite été réédité en français en 1752, puis traduit en allemand (1754) et en anglais (1797)⁶⁴. Ces données, probablement incomplètes, attestent que durant une période d'un peu plus de cinquante ans — la deuxième moitié du 18^e siècle —, le lectorat européen a manifesté un intérêt évident pour ce récit *américain* ou *canadien*. Cet enthousiasme s'explique probablement par l'exotisme du récit, dans lequel les éléments nordiques sont les plus spectaculaires et les plus impressionnants pour un lecteur étranger et éloigné comme l'était le lecteur européen.

⁶⁴ Pour davantage de précisions, le lecteur peut se reporter à la partie « Éditions et rééditions d'Emmanuel Crespel » à la fin de cet ouvrage.

INTRODUCTION

En Amérique, le récit fut réédité à New York en 1868 sous le titre *Perils of the Ocean*. La première édition canadienne date de 1808 et reprend l'édition de Francfort de 1742, en offrant à la fin du texte une courte notice biographique non signée. En 1884, le récit est réédité à Québec avec une biographie signée S.J.M. Cette biographie constitue probablement le premier texte d'importance publié sur le père Crespel et son œuvre. Dans son texte, le biographe nous dit que les lettres du père Crespel « furent reproduites en Canada, par les soins de la famille Volant de Saint-Claude », qu'il présente comme de « complaisants amis⁶⁵ » (S.J.M., xxxv-xxxvi). Selon lui, le texte fut fort populaire et apprécié par un large public : « ces pages intéressantes ont été plusieurs fois transcrites dans les familles » (S.J.M., xxxviii). Il explique également avoir vu des copies du texte à l'île d'Orléans et dans le district de Trois-Rivières. Ceci correspond peut-être aux publications partielles ou complètes du texte qui ont été faites par des périodiques entre 1808 et 1884, notamment le *Courrier de Québec* en 1808, le *Magasin du Bas-Canada* en 1832 et les *Mélanges Religieux* en 1851 ? Mais comme les feuilletons et les périodiques se

⁶⁵ Mais S.J.M. parle-t-il ici de l'édition de 1808 ou de celle de 1884? Faut-il souligner que le biographe fait son possible pour nous dire, encore une fois, que le religieux n'est pas le vrai responsable de la publication de son récit : c'était Louis, son frère, en 1752; au Canada, ce sont des amis. Voilà qui illustre le malaise évident du biographe fort louangeur quand il s'agit de l'œuvre pastorale mais réticent, voire condescendant, quand il s'agit de parler de son récit, « relique d'un autre siècle », qui certes, mérite malgré tout « quelque considération » (S.J.M., xxxvi-xxxvii).

INTRODUCTION

perdent, S.J.M. pense que cette œuvre, qu'il classe parmi les « œuvres de l'intelligence », mérite d'être conservée et donc d'être rééditée. (S.J.M., xxxvii) Il précise par ailleurs que son édition est en tout point fidèle à celle publiée à Francfort. (S.J.M., xl)

Cet ensemble de données, probablement incomplet, sur les rééditions du récit de Crespel, prouve amplement que le texte a toujours su rejoindre les lecteurs, où qu'ils soient, à quelque époque que ce soit. La trajectoire suivie par ce texte, qui nous renvoie à l'époque lointaine et mythique de la Nouvelle-France, et qui passe par les Vieux Pays avant de revenir au Nouveau Monde, est unique et pour le moins fascinante. Par ailleurs, l'âge du texte, ses rééditions et son succès expliquent pourquoi il est possible de le considérer comme un texte fondateur de la mythologie anticostienne.

Un naufrage et un récit « déclencheurs »

Un naufrage et un récit qui ont nourri l'imaginaire anticostien

« Il n'y a pas d'endroits de l'Anticosti qui n'ait sa lugubre légende⁶⁶. »

Dans un article fort intéressant intitulé « Mythes d'Anticosti », le spécialiste de la nordicité, Louis-Edmond

⁶⁶ John Uriah Gregory, *En racontant. Récits de voyages en Floride, au Labrador et sur le fleuve Saint-Laurent*, (traduit de l'anglais par Alphonse Gagnon), Québec, Darveau, 1886, p. 150.

INTRODUCTION

Hamelin, prétend que l'île d'Anticosti « compose la terre la plus mythique du Québec », et qu'à son histoire vraie et factuelle s'est ajoutée au fil des ans « une charge déformée par l'imagination et relevant surtout du mental. » L'histoire d'Anticosti serait aussi faite d'un « volet fantaisiste » qu'on aime y retrouver et qu'il serait malheureux de faire disparaître au profit d'une authenticité fatalement réductrice. En effet, toute démythification conduirait forcément à « un appauvrissement culturel régional⁶⁷ ». Bien évidemment, plusieurs facteurs expliquent la création d'un imaginaire aussi riche. La position de l'île en est un, mais il n'explique pas tout. Ce sont aussi et surtout une série de faits et de personnages qui ont contribué à créer, enrichir et propager les légendes anticostiennes. Parmi les événements, il faut accorder une place spéciale aux naufrages, impressionnants à la fois par leur nombre et leur dimension tragique⁶⁸. Parmi les personnages, qu'Hamelin nomme les « transmetteurs d'histoires⁶⁹ », on retrouve les victimes des naufrages qui ont survécu, parmi lesquels le plus célèbre est sans doute

⁶⁷ Louis-Edmond Hamelin, « Mythes d'Anticosti » dans « Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau », *Recherches socio-graphiques*, XXIII, 1-2, Québec, 1982, p. 139.

⁶⁸ La plupart des écrits évoquent entre trois cents et quatre cents naufrages depuis les débuts de la Nouvelle-France.

⁶⁹ Louis-Edmond Hamelin, « Mythes d'Anticosti », *art. cit.*, p. 141-142. Parmi les écrivains, on retrouve notamment les Ferland, Huard, Guay, Gregory, Faucher Saint-Maurice, Marie-Victorin et Damase Potvin. Tous ont évoqué dans leurs textes les naufrages anticostiens et pour la plupart, celui de *La Renommée*.

INTRODUCTION

le père Crespel. Il faut aussi mentionner le rôle des visiteurs parmi lesquels on retrouve bon nombre d'écrivains. Ces derniers ont, au 19^e siècle, « le grand siècle des désastres anticostiens⁷⁰ », contribué pour une large part au corpus légendaire d'Anticosti, en s'inspirant des récits des victimes ou rapportés par d'autres, à l'oral ou à l'écrit. Le cas du père Crespel est plutôt exceptionnel puisqu'il est en même temps naufragé et narrateur de son propre naufrage, à la fois dans l'oralité et dans l'écriture.

La réflexion de Louis-Edmond Hamelin est intéressante car elle dépasse la simple explication de la naissance de la mythologie anticostienne et de son développement. Il interroge ses effets sur les modes d'expression, par conséquent sur les types d'écriture dont elle favorise l'émergence. Le processus de mythification exige presque toujours un traitement allégorique, une écriture de la prolixité et de l'amplification. La réalité est ainsi auréolée d'une « plus-value », qui se construit par le recours constant aux images, appuyées par toute une gamme d'augmentatifs et de « qualificatifs excessifs ». Ceci explique les « exagérations descriptives » de plusieurs écrivains qui peindront avec force et abondance des événements dont le plus souvent ils n'ont pas été témoins. L'ensemble de ces caractéristiques éloigne le texte de l'écriture classique équilibrée, et le ramène à un type d'expression fortement romantique⁷¹.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 154.

⁷¹ *Ibid.*, p. 139, 140, 147, 153, 154.

INTRODUCTION

*Un naufrage et un récit qui ont enrichi l'imaginaire
« labradorien⁷² »*

« Mais la solitude et la désolation semblent faites pour le Labrador, et il vaut mieux respecter le secret de Dieu qui, si l'on en croit une légende racontée par les gens de mer, a voulu que le silence, les longs hivers et l'abandon pesassent à tout jamais sur cette terre qui fut maudite avant d'être donnée en partage à Caïn⁷³. »

Même si Hamelin prétend que ce qui est anticostien est original au point d'avoir une personnalité qui « tranche avec celle des Laurenties fluviales et estuariennes⁷⁴ », il n'en demeure pas moins que l'imaginaire anticostien participe d'un imaginaire plus vaste, porté par le Labrador d'autrefois, la Côte-Nord d'aujourd'hui. En effet, la plupart des textes qui évoquent Anticosti et ses naufrages, comme celui de Crespel, sont des récits écrits après des voyages effectués sur

⁷² En 1938, dans son *Puyjalon* (*op. cit.*), Damase Potvin parle de « littérature labradorienne », p. 58. Le mot Labrador n'avait pas autrefois le sens qu'il a aujourd'hui : il a longtemps désigné un vaste territoire à l'est de Tadoussac. Puis le mot a désigné, au fil du temps, un territoire de plus en plus reculé, toujours plus à l'est. Aujourd'hui, pour désigner le même territoire, on parlerait plutôt de Côte-Nord et de Basse-Côte-Nord. Et d'imaginaire nord-côtier.

⁷³ Faucher Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 42.

⁷⁴ Louis-Edmond Hamelin, « Mythes d'Anticosti », *art. cit.*, p. 159.

INTRODUCTION

la Côte-Nord, durant lesquels les narrateurs ont visité Anticosti (ou y ont échoué). Damase Potvin s'impose comme l'auteur ayant le mieux réfléchi à la puissance évocatrice du Labrador d'autrefois, aussi bien le littoral que les îles et le Golfe. En 1928, dans *Les Îlets Jérémie*, il est impressionné par le caractère pittoresque de la Côte-Nord, qu'il décrit comme un « paysage romanesque » désolé, sauvage et d'une « mélancolie infinie ». Il lui paraît impossible « d'épuiser l'âpreté de ce paysage » et sa beauté « sauvage ». Il reconnaît son pouvoir évocateur qui suscite la rêverie, et convoque l'auteur à « revivre en imagination⁷⁵ » son expérience. Un an plus tard, en 1929, dans *En zigzag sur la Côte et dans l'Île*, il poursuit sa réflexion en affirmant que longer le littoral, correspond à une promenade « romantique », une promenade qui inspire, à cause des mouvements du relief et d'un « concert de dislocations » qui agissent sur l'esprit⁷⁶. En 1941, dans son livre célèbre, *Le Saint-Laurent et ses îles*, il développe à nouveau longuement en introduction le fonctionnement de l'imaginaire nord-côtier et ses déclencheurs principaux, qui se matérialisent dans les îles et le Fleuve dont « l'angoissante beauté » évoque aussi bien des images de mort que d'éternité. Parmi les choses à mentionner, l'auteur cite « des naufrages surtout; oui, que de

⁷⁵ Québec, Éditions du terroir, p. 13, 15, 22, 59.

⁷⁶ Québec, E. Tremblay, p. 17.

INTRODUCTION

naufrages⁷⁷ »! En 1944, dans *Les Oubliés. Écrivains nordiques*, il reprend la même réflexion⁷⁸.

Nous comprenons alors pourquoi les évocations des naufrages, comme celui de *La Renommée*, illustrent parfaitement les tendances à l'amplification caractéristique de l'écriture romantique des écrivains nord-côtiers du 19^e siècle, du début du 20^e siècle et de ceux qui ont suivi.

Des textes romantiques qui évoquent le Golfe, Anticosti et ses naufrages

Tous les grands textes nord-côtiers du 19^e siècle et du début du 20^e siècle proposent une évocation lyrique pour décrire le Golfe et Anticosti. En 1852, l'abbé historien Jean-Baptiste-Antoine Ferland s'en va visiter pour la première fois « les côtes désertes et inhospitalières de l'île d'Anticosti⁷⁹. » Sa présentation de l'île, déjà réputée, conduit inévitablement vers le rappel des naufrages et des naufragés.

Peu élevée, bordée de récifs et souvent couverte de brumes épaisses, cette terre est fort dangereuse pour les bâtiments qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent ou qui en sortent. L'automne et le printemps, les vents soufflent avec une extrême violence sur la mer voisine; aussi de nombreux

⁷⁷ Montréal, Leméac, 1984 [1941], p. 9, 16 et 17.

⁷⁸ Québec, Roch Poulin, p. 24 et 39.

⁷⁹ *Opuscules*, Montréal, Beauchemin, 1912 [1876], p. [11].

INTRODUCTION

naufrages ont rendu tristement célèbre le nom de l'île d'Anticosti.

Autrefois, quand un vaisseau venait se briser à la côte, les hommes de l'équipage, qui n'étaient pas engloutis par les flots, ou broyés par les rochers, étaient condamnés à périr de faim et de froid, sans pouvoir espérer de secours⁸⁰.

En 1877 et 1879, dans ses deux ouvrages qui racontent ses voyages dans le Golfe, Faucher de Saint-Maurice évoque Anticosti et le naufrage du père Crespel, et résume son récit⁸¹. Dans les deux cas, il termine son évocation de l'île maléfique par une de ces envolées fantastiques et macabres dont les écrivains romantiques ont souvent le secret.

[...] mais n'oublions pas que l'île d'Anticosti réserve pour le jour du jugement dernier la terrible quote-part qu'elle doit au recensement des humains. Alors, de ses rives désertes se lèveront officiers, soldats et matelots, portion considérable de l'immense foule des fils de ces pauvres gens qui,

Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus⁸².

En 1886, John Uriah Gregory publie en français, *En racontant. Récits de voyage en Floride, au Labrador et sur le fleuve*

⁸⁰ *Ibid.*, p. [11]-12.

⁸¹ *De tribord à bâbord, op. cit.*, p. 49-60. Et *Promenades dans le golfe Saint-Laurent, op. cit.*, p. 99-145.

⁸² *De tribord à bâbord, op. cit.*, p. 86-87.

INTRODUCTION

Saint-Laurent. Il évoque lui aussi le naufrage de *La Renommée* et reprend le résumé de Faucher de Saint-Maurice⁸³. Gregory termine son évocation des naufrages de l'île par une salutation funèbre aux « humbles croix » indiquant le dernier repos « de quelque[s] pauvre[s] naufragé[s] ». Ceci l'amène à une réflexion plus large sur la mort : si mourir « dans la fleur de l'âge » près des siens n'est pas gai, qu'en est-il quand on meurt seul, sur les bords d'Anticosti?

[...] mais périr par quelque épouvantable tempête, au milieu des horreurs d'une nuit sombre, et être ainsi déposé par des étrangers sur une côte abandonnée, est bien mélancolique; le froid vous gagne le cœur à cette pensée, et vous quittez ce lieu en mêlant vos regrets aux murmures plaintifs que fait entendre la vague en courant sur la falaise⁸⁴.

L'année suivante, en 1887, dans les *Nouvelles soirées canadiennes*, Louis-Hippolyte Taché retrace dans un texte d'environ vingt lignes le récit de Crespel. Le Golfe devient « un inexorable geôlier » qui retient prisonniers les vingt-quatre naufragés restés à l'endroit du naufrage, qui attendent dans l'angoisse qu'on vienne les secourir. Il tente alors de nous décrire leurs malheurs en les imaginant — ce que Crespel ne fait jamais dans son récit!

Il faut enfin, pour réaliser toute l'horreur de leur situation, voir les naufragés restés dans l'île,

⁸³ *Op. cit.*, p. 157-175.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 180-181.

INTRODUCTION

attendant chaque jour le retour de leurs compagnons, passant par toutes les alternatives de l'espoir et du découragement, et ne recevant de secours que lorsqu'ils n'avaient plus que la force de tendre leurs bras vers leurs sauveurs⁸⁵.

Dix ans plus tard, en 1897, l'abbé Huard, dans son ouvrage intitulé *Labrador et Anticosti*, évoque assez longuement l'île, mais sans mentionner le père Crespel explicitement⁸⁶. Par contre, Mgr Charles Guay, dans *Lettres sur l'île d'Anticosti*, en 1902, reprend intégralement le récit du naufrage du père Crespel, après avoir résumé à grands traits les deux premières lettres. Il termine en donnant quelques indications sur la vie du Récollet après son retour au Canada, empruntant ici à la biographie de S.J.M. publiée en 1884⁸⁷, mais seulement après s'être permis une digression lyrique de portée plus large évoquant encore une fois les naufragés d'Anticosti.

Ils sont bien nombreux ceux qui, pendant la tempête, ont été engloutis dans les flots grondants et bondissant avec rage sur les rochers escarpés de cette île, ou sur ses récifs écumants; jamais nous

⁸⁵ Cité par Louis-Edmond Hamelin, « Mythes d'Anticosti », *art. cit.*, p. 152.

⁸⁶ Montréal, Leméac, 1972 [1897], p. 163-220.

⁸⁷ Montréal, Leméac, 1983 [1902], p. 65-68 pour le résumé des deux premières lettres; p. 69-125 pour la reprise du récit du naufrage; p. 126 pour les indications biographiques après 1752, date du retour du père Crespel au Canada.

INTRODUCTION

n'en connaissons le nombre, et la plupart de ces malheureuses victimes resteront pour toujours ignorées. Personne ne nous dira leurs angoisses terribles, leurs tourments affreux et leurs douleurs atroces avant de passer de vie à trépas⁸⁸.

Et plus loin dans son récit, les naufrages débouchent encore une fois sur ces notions chères aux romantiques de « destin tragique », de vie fragile et brève.

Lorsqu'on parcourt les rivages solitaires de cette île, ça et là, vous rencontrez d'humbles croix de bois, ou une planche quelconque, qui vous indiquent le dernier repos de quelques malheureux naufragés. C'est bien alors que l'on fait malgré soi de pieuses et salutaires réflexions sur la brièveté de la vie et sur les vanités frivoles des choses de ce monde, et c'est avec vérité que l'on dit : « Vanitas, vanitatum, omnia vanitas, praeter amare Deum⁸⁹. »

En 1920, le frère Marie-Victorin, dans ses *Croquis laurentiens*, en faisant référence au désastre de *La Renommée* tombe à son tour, selon Louis-Edmond Hamelin qui le cite, « dans un langage extrêmement symbolique⁹⁰ ».

Enfin, des ouvrages plus proches de nous sur Anticosti, par exemple ceux des McCormick en 1979⁹¹, McKay en

⁸⁸ *Ibid.*, p. 126.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 143.

⁹⁰ Louis-Edmond Hamelin, « Mythes d'Anticosti », *art. cit.*, p. 113.

⁹¹ *Anticosti, op. cit.*, p. 113.

INTRODUCTION

1983⁹², Dumas et Ouellet en 2000 ou Menge et Gaudreau en 2005⁹³, évoquent eux aussi, comme un épisode incontournable, dans un lyrisme un peu plus mesuré, les tragédies des naufrages et celui de *La Renommée*. Ainsi lorsque Ouellet décrit la pointe sud de l'île et le lac de la Croix, il parle à son tour de « cette côte inhospitalière » où « de tout le pourtour de l'île, on a enregistré le plus grand nombre de naufrages » et procède à l'élargissement du tableau :

La mer a véritablement l'air menaçante alors qu'elle gonfle constamment d'énormes vagues au large, à la rencontre des hauts-fonds et du *reef*, des vagues dont la complainte lointaine nous berce en parlant des naufragés, des gardiens de phare, des gardiens de rivière, des pêcheurs de homard, des guides, des bûcherons, des femmes et des enfants, des seigneurs et des sorciers dont les esprits errent encore sur l'île au large du Québec⁹⁴.

De 1736, date du naufrage de *La Renommée*, à 1742, date de la publication à Francfort de *Voyages du R.P. Emmanuel Crespel dans le Canada et son naufrage en revenant en France mis au jour par le Sr Louis Crespel, son frère*, puis de 1742 au 21^e siècle, près de trois cent ans de récits oraux et d'évocations écrites

⁹² *Le paradis retrouvé. Anticosti, op. cit.* L'auteur évoque Crespel et *La Renommée* (p. 28-31). Et comme beaucoup d'ouvrages, il a son incontournable chapitre, « Le cimetière du Golfe » (p. 27-43).

⁹³ *Lumière sur Anticosti, op. cit.* Voir l'évocation du naufrage du *Mary* du capitaine Rainsford (p. 33-35).

⁹⁴ Alain Dumas et Yves Ouellet, *op. cit.*, p. 47.

INTRODUCTION

diversifiées et se nourrissant les unes les autres se sont succédé. Le mode lyrique, dans une riche écriture de type romantique, a permis de diffuser et d'enrichir la mythologie anticostienne et l'imaginaire labradorien — ou nord-côtier⁹⁵. Durant tout ce temps, la flamme a été entretenue grâce à de nombreuses rééditions et des générations de lecteurs.

⁹⁵ On se souviendra que le 19^e siècle est celui des grands auteurs romantiques français souvent lus au Canada. Louis-Edmond Hamelin souligne fort justement que beaucoup des auteurs qui évoquent les naufrages à Anticosti citent des vers de Lamartine, Gauthier, Hugo, et surtout *Oceano Nox*. Il évoque par ailleurs une enquête menée par Luc Lacoursière sur la Côte-Nord, qui signalait que les vers du célèbre poème y étaient bien connus de la population. Il écrit enfin : « Il n'est pas impossible que leur auteur, Victor Hugo, ait lu le récit de certaines catastrophes laurentiennes, celle de Crespel par exemple [...]. » Voir « Les naufrages autour d'Anticosti », *art. cit.*, p. 52 (et note 24).

INTRODUCTION

Un récit de la Nouvelle-France à redécouvrir

« Il ne faudrait pas cependant mésestimer les écrits de ces débuts⁹⁶. »

Un document historique

Quand on pense à la Nouvelle-France, on pense généralement à cette époque de deux façons, la première alimentant l'autre. La Nouvelle-France évoque l'Histoire, bien sûr; une série d'événements déterminés par des visées politiques et économiques. Mais pour un grand nombre, cette époque rappelle la figure du héros et les histoires au sens commun d'aventures. On pense aussi aux aventures personnelles et aux destins exceptionnels vécus à une époque lointaine dont les conditions étaient le plus souvent arides et difficiles. Aujourd'hui, ces aventures s'apparentent à des défis qu'il fallait affronter pour survivre. Peut-on alors lire le texte de Crespel comme un document historique? Sans aucun doute, puisqu'il nous renseigne précisément (se souvenir ici des indications d'ordre chronologique en marge du texte) sur des événements authentiques et circonstanciés. Ces faits s'inscrivent dans la longue histoire des naufrages dans le Golfe et à Anticosti, ils éclairent l'histoire de cette île

⁹⁶ Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1967. « Découvreurs et visiteurs | 1534-1632 » par Léopold LeBlanc, Pierre de Grandpré et Georges-Henri d'Auteuil, t. 1, p. 45.

INTRODUCTION

qui bloque le Golfe et, plus largement, les défis de la navigation maritime aux 17^e et 18^e siècles. Il n'est pas surprenant que le biographe S.J.M souligne l'importance de cette dimension historique dans son texte de 1884. Il insiste sur l'importance de ce document issu d'un autre siècle, riche en détails, en précisions et en informations. Selon lui, si le texte a su se mériter l'attention des lecteurs étrangers, il devrait davantage encore intéresser les « habitants de cette province » (S.J.M., xxxvii), puisqu'il relate un épisode de l'histoire de leur pays et qu'il évoque le destin de plusieurs de leurs compatriotes. (S.J.M., xxv) Toutefois, pour le lecteur d'hier et surtout d'aujourd'hui, est-ce seulement la dimension historique qui donne au récit du père Crespel la richesse de son sens? Ne découle-t-elle pas plutôt du témoignage, historique sans aucun doute, mais d'abord humain?

Un témoignage humain

Le témoignage humain renvoie forcément à la complexité de ses multiples lectures. Le texte de Crespel est loin de ressembler aux textes de la Nouvelle-France qui affichent ostensiblement leur « fonctions immédiates » : économiques, ou politiques ou religieuses⁹⁷. La plupart des lecteurs verront dans le récit du père Crespel une expérience singulière,

⁹⁷ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *op.cit.*, p. 19.

INTRODUCTION

personnelle, dramatique et tragique où le religieux se trouve être le héros d'un récit sans victoire. Bien d'autres aspects pourraient mériter l'attention des lecteurs, comme la rencontre avec les Amérindiens. Le récit du père Crespel, grâce à ses réserves de sens, est une œuvre qu'on peut classer dans le registre du littéraire.

Un récit nordique d'abord et avant tout

Mais c'est aussi dans sa littéarité que se cachent l'efficacité de ce texte et sa grande puissance évocatrice. Mais peut-on vraiment qualifier ce récit de texte littéraire? Si la réponse aujourd'hui est positive, il faut reconnaître qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Les œuvres de la Nouvelle-France ne sont réellement entrées dans le corpus littéraire québécois que dans les années 1960. Alors, à la faveur des rééditions, les écrivains et les spécialistes de la littérature relisent ces œuvres, autrement que les historiens et les anthropologues, pour les apprivoiser, souligner leur grande originalité et s'y référer « comme à une sorte d'origine lointaine de leur propre écriture⁹⁸ ». Ils découvrent, à l'occasion de cette longue démarche de ré-appropriation, que certains textes, outre leur « fonctions immédiates », imposent « leurs propres perspectives ». Grâce à leur épaisseur de sens et leur qualité d'écriture, ces textes sont autonomes en dépit du temps, du cadre et des circonstances. Ainsi, la notion même

⁹⁸ *Ibid.*, p. 21.

INTRODUCTION

du littéraire se remodèle et cesse d'être réservée aux grands genres canoniques. Le champ littéraire s'élargit alors pour accueillir des textes jusque-là « en marge ». Parmi ces nouveaux textes littéraires, la chronique et la correspondance tiennent une large place⁹⁹.

Le récit du père Crespel est un exemple de ces textes qui mêlent réel et imaginaire, et qui sont, au-delà du témoignage, d'abord et avant tout des récits, et dans une large mesure, des fictions. L'autonomie du récit permet à l'occasion la transgression des faits bruts et impose au lecteur son rythme et ses effets.

Ce vieux récit fascine surtout par sa dimension nordique alimentée par le lieu du naufrage. Anticosti se trouve au loin, à l'est et plus au nord. Le Nord d'Anticosti est maritime, il est insulaire. Cette île est bien plus mythique que réelle, davantage apprivoisée par un imaginaire fantastique que par des savoirs précis et des données concrètes. Les textes portent peut-être mieux les stigmates des territoires qui les font naître. Ainsi les « rigueurs de l'hiver¹⁰⁰ » imprègnent le texte et fascinent le lecteur européen du 18^e siècle. Le Nord frappe, agresse et tue, jusqu'à s'épuiser lui-même face à la détermination de certains hommes. Véritable tragédie, un des sens profonds du récit réside probablement dans ce rapport de force entre le Nord et les humains, contraints d'aller au bout de leurs limites. Lorsque Damase Potvin,

⁹⁹ *Ibid.*, p. 14-19.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 20.

INTRODUCTION

dans *Les Oubliés. Écrivains nordiques*, évoque les « drames poignants qui se déroulent dans des déserts de neige et des régions d'épouvante et de mort », il conclut que les œuvres nordiques sont le plus souvent « une perpétuelle leçon d'énergie » et exaltent le courage humain¹⁰¹.

Il fallait rééditer ce texte pour le recevoir une fois encore, le relire et en mesurer la vraie richesse de fond et de forme; pour que le lecteur d'aujourd'hui redécouvre l'héritage et confirme cette tradition de lecture qui remonte jusqu'aux textes de la Nouvelle-France. Étant entendu que l'originalité des textes de cette époque lointaine n'est pas donnée, il faut aller vers elle pour la redécouvrir et se l'approprier, comme nous le dit clairement la plus récente *Histoire de la littérature québécoise* : « La littérature de la Nouvelle-France ne se présente pas sous la forme d'un héritage, mais d'un travail de relecture¹⁰². »

¹⁰¹ *Op. cit.*, p. 150 et 154.

¹⁰² *Op. cit.*, p. 21.